

Prières du Carmel

Dans la même série

Prières cachées des chartreux

par Nathalie Nabert, 2009

Stéphane-Marie Morgain

Prières du Carmel

Éditions du Seuil
27, rue Jacob, Paris VI^e

© Éditions du Seuil, avril 2009

ISBN 978-2-02-096224-7

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Extrait de la publication

Introduction

*« Une source cachée » où résident Élie
et la Mère de Dieu*

L'origine du Carmel conserve jalousement son secret couvrant l'Ordre d'un épais et impénétrable mystère. L'insaisissable moment de sa naissance, l'absence de fondateur, la méconnaissance des patronymes des premiers frères, suscitent l'interrogation et encouragent la multiplication des mythes les plus colorés. Oublieux de sa source, le Carmel ne cesse de se découvrir lui-même dans une inépuisable nouveauté.

Deux anciens témoignages de pèlerins livrent quelques indications, fragiles mais précieuses. Le premier est celui du Grec Jean Phocas, moine de Patmos, de passage en Terre sainte en 1185 :

Vient ensuite le mont Carmel dont il a été si souvent parlé dans l'Écriture. La montagne s'élève au bord du golfe qui infléchit sa courbe entre Ptolémaïs et Caïffa ; elle prolonge en

retrait ses derniers contreforts jusqu'aux limites de la Galilée. À l'extrémité du promontoire qui regarde la mer, on voit la grotte du prophète Élie. [...] Depuis peu de temps [vers 1177], un moine aux cheveux blancs, revêtu de la dignité sacerdotale et venu de Calabre, fixa sa demeure à la suite d'une vision du prophète Élie dans les mesures de ce monastère ; il y construisit un petit rempart avec une tour et une chapelle et réunit environ dix frères autour de lui ; il y habite encore aujourd'hui¹.

Le second est tiré de l'*Historia Orientalis* de Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean d'Acres au début du XIII^e siècle :

Dès ce moment [fin du XII^e siècle], l'Église d'Orient commença à reverdir et à fleurir [...]. Des hommes saints, renonçant au siècle, entraînés par des sentiments et des désirs divers, et tout embrasés du zèle de la religion, choisissaient à leur gré les lieux les plus convenables pour l'accomplissement de leurs projets et pour leur vie de dévotion. [Certains], à l'exemple et en imitation de cet homme saint et solitaire, le prophète Élie, vivaient solitaires sur le mont

1. Jean Phocas, in *Les Plus Vieux Textes du Carmel*, traduits et commentés par François de Sainte-Marie, Paris, Seuil, «La Vigne du Carmel», 1945, p. 63.

INTRODUCTION

Carmel, et principalement dans cette portion de la montagne qui domine la ville de Porphyrie, aujourd'hui appelée Caïphe, auprès de la fontaine d'Élie, non loin du monastère de la bienheureuse vierge Marguerite, habitant dans leurs roches de petites cellules, et, tels que les abeilles du Seigneur, faisant du miel d'une douceur toute spirituelle¹.

Il est possible que le patriarche d'Antioche, Aymeric de Malifaye (1141-1193 ?), ait rédigé pour les frères une première règle, les encourageant à suivre fidèlement le mode de vie appris à l'école du prophète Élie dont le Livre des Rois relate la geste (1 R 17-2 R 2,18).

C'est donc à l'imitation d'Élie que, à la fin du XII^e siècle, quelques ermites latins s'établissent sur le mont Carmel pour y vivre une retraite d'ascèse et de prière fondée sur la méditation de l'Écriture. Ce groupe constitué de pénitents, de pèlerins et d'anciens croisés, placés sous la conduite du frère B. (Brocard ?), successeur de Berthold de Solignac († 1198), habite des grottes dans le *wadi 'ain es-Siab* (torrent des pèlerins) qui domine Haïfa.

Une chapelle dédiée à la Vierge est construite

1. Jacques de Vitry, *Historia Orientalis*, chap. LII, in *Les Plus Vieux Textes du Carmel*, op. cit., p. 64-65.

au milieu du lieu d'habitation. Cette appartenance à la Mère de Dieu se manifeste dans le titre de « frères de la Bienheureuse Vierge Marie du mont Carmel » qui apparaît dès 1252 et sera confirmé en 1373 par Urbain VI. La vie des carmes sera un service et une imitation de Marie¹, par la médiation de la Parole, de la liturgie, du culte, de la consécration de leurs églises.

Entre 1206 et 1214, le patriarche latin de Jérusalem, Albert de Verceil, écrit à la demande des frères une *Norme de vie (Vitae formula)* qui sera approuvée par Honorius III en 1226 et deviendra une Règle en 1247, par une intervention officielle d'Innocent IV. Cette Règle prescrit

d'avoir un prieur, d'avoir des cellules séparées les unes des autres, d'y demeurer et d'y vaquer jour et nuit à l'oraison, d'y réciter l'Office des heures ou des *Pater* [si l'on ne sait pas lire], de bâtir un oratoire au milieu des ermitages pour y entendre la messe en commun chaque matin, de tenir un chapitre chaque dimanche, de jeûner de l'Exaltation de la Croix [14 septembre] à Pâques, de faire abstinence

1. D'après le témoignage de Jean Baconthrop dans son *Expositio analogica Regulae Carmelitanae*.

perpétuelle, de travailler de ses mains, de garder le silence.

La vie dans les déserts, la solitude en cellule sont pour le carme l'expression du détachement du monde et de l'appartenance exclusive à Dieu.

On attribue aussi à saint Simon Stock († 1265 ?), prieur général de l'Ordre après 1247, une vision de la Vierge (1251 ?) l'assurant de sa protection : « Voici le privilège que je te donne, à toi et à tous les enfants du Carmel. Quiconque meurt revêtu de cet habit [le scapulaire] sera sauvé. » « Puissante armure/Des combattants/ Dans la guerre en furie,/Assure-nous/Du scapulaire » (*Fleur du Carmel*¹). Le scapulaire fera définitivement partie de l'habit de l'Ordre en 1324 et connaîtra, à partir du XIV^e siècle, une immense popularité. Les confréries du scapulaire se multiplieront durant toute la période moderne.

Le double idéal d'imitation d'Élie et de la Vierge Marie est rappelé d'une manière significative dans les plus anciennes constitutions de l'Ordre approuvées au chapitre général de Barcelone en 1324. Il est écrit dans le *Prologue* :

1. Cf. p. 38.

Certains frères récents dans l'Ordre ne savent répondre avec exactitude à ceux qui demandent de qui, quand et comment notre Ordre a pris naissance ou bien pourquoi on nous appelle « frères de l'Ordre de la Bienheureuse Marie du mont Carmel ». Nous voulons donc leur indiquer la façon de répondre en ces propres termes. Pour rendre témoignage à la vérité nous disons qu'à partir des prophètes Élie et Élisée, pieux habitants du mont Carmel, des Saints Pères de l'Ancien et du Nouveau Testament, amis passionnés de ce mont solitaire pour la contemplation, y vécurent sans aucun doute, d'une manière digne d'éloges, près de la fontaine d'Élie, en observant la sainte pénitence continuée sans trêves avec de saints progrès. Leurs successeurs, après l'Incarnation du Christ, construisirent là une église en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie, prirent celle-ci pour patronne, et dès lors s'appelèrent par privilège apostolique : « frères de la Bienheureuse Vierge Marie du mont Carmel ». Albert, patriarche de l'église de Jérusalem, les a groupés en une seule famille, leur écrivant, avant le concile de Latran, une règle qu'approuvèrent ensuite les Souverains Pontifes et qu'ils confirmèrent dévotement, leurs bulles en font foi ¹.

1. *Les Plus Vieux Textes du Carmel*, op. cit., p. 215-216.

Élie et Marie dominent toute l'histoire du Carmel. Il est donc légitime de commencer ce volume par des prières qui leur sont adressées. Si l'héritage médiéval reste modeste¹, par contre, les pièces liturgiques² sont d'une grande richesse et fournissent une juste présentation du mystère du Carmel. Enfin les traditions moderne et contemporaine témoignent de l'affection indéfectible de l'Ordre pour la Vierge Marie³.

Les frères de Notre-Dame n'attendent pas la chute du royaume latin de Jérusalem (1291) pour s'implanter en Europe. Les couvents de Chypre et de Messine sont établis vers 1235. Les fondations se multiplient : Valenciennes (1235), Aylesford (1242), les Aygalades, près de Marseille (1244), Pise (1250), Paris (1254), Cologne (1260), etc.

Les mouvements de réformes

Comme beaucoup d'ordres religieux, le Carmel n'échappe pas à la crise qui secoue l'Église pendant le Grand Schisme (1378-1414), ni même à la mitigation de sa Règle en 1432.

1. Cf. p. 38, p. 40.

2. Cf. p. 28, p. 31, p. 88.

3. Cf. p. 41-81.

Le chapitre général de 1247 avait demandé au pape Innocent IV d'apporter à la *Norme de vie* les adaptations nécessaires à la vie en Europe. Progressivement, les carmes s'orientaient vers le modèle des mendiants (dominicains, franciscains, augustins). À partir de 1298, le Carmel endossait sa forme définitive avec ses deux dimensions, contemplative (érémitisme) et apostolique (prédication, enseignement, confession). Certains généraux (Simon Stock, Nicolas le Français et Raoul l'Allemand) tentèrent de maintenir l'idéal contemplatif menacé par les nouvelles mesures. Dans ce but, la figure d'Élie sera de nouveau mise en avant :

Élie, ce prophète de Dieu, est le premier moine ; il est à l'origine de cette sainte institution. Tendu en effet vers la contemplation divine, aspirant à un plus grand progrès, il se retira loin des villes, se dépouilla de tous les biens terrestres, de tous les biens du monde, et ainsi, le premier, de son plein gré, commença à mener une vie érémitique, religieuse et prophétique qu'il entreprit et poursuivit sous l'inspiration et sur l'ordre du Saint-Esprit ¹.

1. «L'institution des premiers moines», in *Les Plus Vieux Textes du Carmel*, op. cit., chap. II, p. 110-111.

Face au relâchement constaté dans les communautés, les initiatives de réformes se développent au lendemain du concile de Constance-Bâle. En 1413 débute la réforme de Mantoue, approuvée par Eugène IV en 1442. Les carmes italiens renoncent à la mitigation de 1432 et reprennent la vie commune. Pendant son généralat (1451-1471), Jean Soreth lance lui aussi une réforme, tout en soutenant celle de Mantoue.

En octobre 1452, Jean Soreth reçoit de Nicolas V l'autorisation d'accueillir sous la juridiction de l'Ordre des communautés de femmes vivant selon la Règle mitigée de 1447. Le mouvement, issu de Hollande, de Flandre et d'Italie, est introduit en France avec l'appui de la duchesse Françoise d'Amboise, fondatrice du couvent de Bondon, près de Nantes (1460), et de celui de Vannes (1463). Cette décision confirme la vocation première de l'Ordre en lui adjoignant des couvents de femmes exclusivement dédiés à la contemplation. Marie-Madeleine de Pazzi (1566-1607) est une éminente figure de cette branche¹.

En 1499, l'évêque d'Albi regroupe quelques couvents (Albi, Paris, Rouen, Meaux, etc.) pour

1. Cf. p. 41, p. 96, p. 278.

former, dans la ligne de la réforme de Mantoue, la congrégation d'Albi. Elle sera approuvée comme congrégation d'Observance en 1513 et supprimée en 1584 par Grégoire XIII.

*La réforme thérésienne
et la réforme de Touraine*

Ces différentes réformes impulsées par les généraux successifs préparent la grande réforme établie à Avila par Thérèse de Jésus, en août 1562, et à Duruelo, en novembre 1568, par Jean de la Croix. Le mouvement répond avec une telle précision à l'esprit du concile de Trente qu'en 1593 les carmes déchaux se détachent de l'ancien Ordre pour former une branche totalement indépendante.

Rétablissant la Règle primitive et son idéal de pauvreté absolue, de silence et de contemplation, le nouvel ordre carmélitain s'étend dans le monde entier, Amérique, Europe, Inde, Moyen-Orient. Le Carmel français, fondé en 1604, est particulièrement riche en personnalités : Barbe Acarie, Madeleine de Saint-Joseph, Thérèse de Saint-Augustin (fille de Louis XV), Bernard de Saint-Joseph, Louis de la Trinité, etc. Les constitutions des déchaux, données en 1599, témoignent d'une volonté explicite

d'honorer la double dimension du Carmel, la vie contemplative et la vie apostolique – la première étant source de la seconde :

Bien que tous ceux que préoccupe le désir de l'éternelle félicité s'appliquent plus qu'à tout aux œuvres de la charité, qui est la fin du précepte, puisque pourtant c'est comme de l'unique Liban de la charité que surgissent, pour se jeter dans l'unique Jourdain de l'Église, deux sources d'eaux vives, l'amour de Dieu et celui du prochain, la Sainte Mère Église a partagé le zèle de ses fils comme en deux cours, qui servent des coupes d'eau vive, l'un versé dans l'office de l'amour de Dieu, l'autre, dans celui du prochain.

Mais notre Religion, refaite d'avoir puisé à l'une et l'autre source, largua les amarres dans les hauteurs de sorte que sa meilleure part est l'union mystique, dans laquelle l'âme se joint à Dieu par l'amour et la contemplation, et que la seconde part est portée vers le prochain.

Et ce fondement de vie parfumé de l'un et l'autre amour comme l'étoffe écarlate deux fois teinte, nos pères Élie et Élisée l'instituèrent non par un écrit mais par des actes et le transmirent à leurs successeurs pour qu'ils l'observent. Ainsi qu'il découle de l'Écriture, ils se recueillirent au Carmel et en d'autres lieux déserts, où Dieu, qui les avait conduits

dans la solitude, leur parlait au cœur et les abreuvait d'une contemplation très suave; et, comme jadis Moïse, il les seyait parfois et les envoyait, comme du sommet d'un mont fertile, établir le salut du prochain¹.

Le nouvel élan donné au Carmel par les déchaux ne cesse pas en 1593. En effet, la réforme clémentine (Clément VIII) imposée par le Pape à l'ensemble des religieux de la chrétienté anime un nouvel esprit dans la province de Touraine. Introduite au couvent de Rennes et au *Studium* de Paris par Pierre Behourt, Philippe Thibault et Louis Charpentier, la réforme de Touraine obtient des constitutions propres en 1636. La grande personnalité de cette réforme reste le frère Jean de Saint-Samson (1571-1636)², carme aveugle, auteur de nombreux traités mystiques. Très proche de l'esprit des déchaux, les frères de la réforme de Touraine utilisent les mêmes ouvrages de formation que les fils de sainte Thérèse. Notons aussi la portée des écrits du frère Maur de l'Enfant-Jésus (1617-1690)³ sur l'histoire de la spiritualité.

1. *Prologue*, trad. Yves-Marie du Saint-Sacrement.

2. Cf. p. 169, p. 219.

3. Cf. p. 245.

À partir du XVII^e siècle, le Carmel s'illustre surtout dans le domaine de la littérature mystique et de la vie spirituelle. Les ouvrages publiés par les carmes forgeront le vocabulaire de la théologie mystique, désormais utilisé. Parmi ces auteurs, il faut citer le père Jean de Jésus-Marie (de San Pedro, 1564-1615)¹ dont la doctrine, fidèle à celle de Thérèse de Jésus, influencera profondément et durablement le Carmel masculin. Sa *Theologia mystica* (1607) comme sa *Schola de oratione et contemplatione* (1610) demeurent des textes de référence. Il convient aussi d'associer à Jean de Jésus-Marie trois autres fondements de la doctrine carmélitaine à l'époque moderne : Thomas de Jésus, Joseph de Jésus-Marie (Quiroga) et Philippe de la Trinité.

La restauration de l'Ordre en France, après la Révolution de 1789, commencera pour les déchaux en 1840, avec le père Dominique de Saint-Joseph, de la Province de Navarre et le père Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement (Hermann Cohen, 1820-1871)², et en 1989 pour ceux de l'Antique Observance.

La nouvelle floraison des monastères de

1. Cf. p. 103, p. 106, p. 206.

2. Cf. p. 61, p. 262.

moniales, en France comme à l'étranger, correspond au retour de la vie contemplative et à l'engouement provoqué par la figure de Thérèse de l'Enfant-Jésus (1873-1897) et, d'une manière plus discrète, par celle d'Élisabeth de la Trinité (1880-1906). La période contemporaine est riche en personnalités trop souvent méconnues, mais rayonnantes et attachantes, comme le père François de Sainte-Marie, sainte Maravillas de Jésus, sœur Marie-Élisabeth du carmel de Pecs (Hongrie), le père Guy-Joseph de la Trinité, etc.

Ce rapide panorama historique met en lumière la constante préoccupation de l'Ordre à revenir, malgré les tourmentes, à l'idéal contemplatif et solitaire légué par le prophète Élie. Les textes présentés dans ce volume s'inscrivent dans ce perpétuel mouvement de retour aux sources élianiques, et de réinterprétation toujours neuve d'un inépuisable charisme. Leur écriture est comme le sceau de l'instant privilégié de la rencontre de celui qui est à la source de tout.

Les méditations

Témoins d'un mouvement du cœur, d'une expérience du « Dieu vivant », d'un désir véhément de lui appartenir, d'une plainte douloureuse d'en

être encore séparé, ces prières du Carmel jetées sur le papier comme un trop-plein d'amour et d'angoisse honorent un genre littéraire répandu dans l'Église à partir du XIV^e siècle, et dont *L'Imitation de Jésus-Christ* est le modèle.

L'introduction de la *Devotio moderna*¹ dans l'ordre du Carmel serait due aux relations étroites entretenues par Jean Soreth qui, vivant habituellement à Liège, fréquente le milieu du duc de Bourgogne. Cette *devotio* propage l'oraison méthodique, la méditation organisée, la prière soutenue davantage par l'imagination et les sentiments que par la raison. L'image de dévotion (*imago pietatis*), dont Claes de Slutere van Herlamen (1350-1406), Melchior Broederlam, Jean de Beaumetz et Jacques de Baerze sont les premiers maîtres, annonceurs de Jan Van Eyck, Rogier van der Weyden ou Petrus Christus, seconde le texte écrit.

1. La *Devotio moderna* est un courant spirituel diffusé aux Pays-Bas par les frères de la vie commune et les chanoines de Windesheim. Fondée sur la conversion du cœur et la pratique des vertus à l'imitation du Christ, la contemplation se simplifie et devient plus affective. Ce mouvement a produit un grand nombre de méthodes de méditation ou de principes de vie chrétienne. Le plus célèbre reste *L'Imitation de Jésus-Christ* (fin XIV^e-début XV^e siècle), composé par Thomas a Kempis.

La grande dévotion carmélitaine à la Mère de Dieu s'intègre pleinement aux thèmes spirituels majeurs de la *Devotio moderna* qui invitent à ressentir la Passion du Christ ou la douleur de Marie, à revivre les étapes de la vie du Seigneur au rythme du cycle liturgique. Le Carmel va répandre très tôt en Europe les cultes à saint Joseph, sainte Anne, saint Joachim, l'Enfant-Jésus, et la sainte Face. Des méditations sur les mystères du Christ sont diffusées. Elles marquent la piété d'une empreinte durable et introduisent surtout une tradition littéraire dont les textes de ce recueil rendent compte.

Sainte Thérèse de Jésus connaît cette oraison méthodique dont la pratique est favorisée par les jésuites. Elle estime la technique proposée par Louis de Grenade dans le *Livre de l'oraison et méditation* (Salamanque, 1554), puisqu'elle en recommande la lecture, et celle prônée par Alphonse de Madrid dans *l'Art de servir Dieu* (Séville, 1521). Il s'agit d'élire un thème, généralement un mystère de la vie ou de la Passion du Christ, et d'en approfondir l'intelligence par le cœur et par un raisonnement sensible :

Nous pouvons nous représenter nous-mêmes devant le Christ, nous exercer à vivement nous éprendre de son Humanité sacrée, vivre en

